

Shine a Light

La mesure du temps

Shine a Light, États-Unis / Grande-Bretagne 2008, 122 minutes

Sami Gnaba

Number 255, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2008). Review of [Shine a Light : la mesure du temps / *Shine a Light*, États-Unis / Grande-Bretagne 2008, 122 minutes]. *Séquences*, (255), 43–43.

SHINE A LIGHT

La mesure du temps

Dans *Gimme Shelter*, Albert Maysles montrait les Stones en plein tumulte culturel, rois incontestés d'une révolution musicale. Aujourd'hui, la scène a changé. Avec son dernier long-métrage, Martin Scorsese nous rappelle que leur histoire est déjà écrite, depuis longtemps, pour la postérité. Véritable symbole de la génération des baby-boomers, les Rolling Stones se sont conformés aux règles. Il ne leur reste plus personne à défier, sinon le temps.

SAMI GNABA

La dernière fois que Martin Scorsese s'était intéressé au monde du rock, il accouchait d'un portrait inspiré de Bob Dylan. C'est un peu confiants, donc, que nous attendions sa toute dernière offrande, **Shine a Light**. Scorsese et les Rolling Stones, voilà presque 40 ans que leur histoire s'inscrit dans la conscience pop. Davantage qu'un simple spectacle des Stones, le dernier Scorsese tente de projeter une lumière nouvelle sur ces enfants terribles du rock, en ce début de millénaire. Plus encore, c'est un peu l'histoire des Rolling Stones que ce dernier cherche à raconter à travers leurs chansons. Or, cette histoire commence précisément là où la contre-culture s'arrête. Après le détour dylanien, dans **No Direction Home**, il n'était donc que logique pour le réalisateur américain de poser son objectif, cette fois, sur les Stones. On s'abstiendra de s'étaler sur la relation privilégiée qui lie le groupe britannique à la filmographie du cinéaste. Cela étant, tel un enfant d'une époque révolue, Scorsese se plaît à la revisiter, mais sans jamais perdre son regard béat de fan d'un autre temps. Et cette victoire de la nostalgie se perpétue, comme le cœur même de son film.

Les temps ont changé, et les principaux protagonistes du film aussi. L'accent qu'on met, par exemple, sur le couple Clinton siégeant glorieusement à l'intérieur du Beacon Theatre, représente la marque même de cet héritage légué par la contre-culture; la marge n'est plus pour les Stones. Et qui de mieux pour officialiser leur histoire que l'ancien président des États-Unis en personne? Une démarche qui reflète malheureusement un certain opportunisme. Mais passons.

Même en mettant son scepticisme de côté, on arrive difficilement à se réconcilier avec **Shine a Light**. Posant un regard nostalgique sur les belles années du groupe britannique, Scorsese n'arrive pas à imaginer les Stones en dehors de leur statut mythique. Le recours à de vieilles archives entrecoupant à intervalles réguliers le spectacle ne vient qu'exemplifier cette posture passéiste sur laquelle s'arrime la mise en scène. Le dispositif aurait pu évoquer celui de **The Last Waltz** (dans lequel Scorsese filmait le dernier spectacle de The Band); en revanche, ici, on demeure à la surface, préférant la passivité des archives au réel témoignage conjugué au présent. Pourtant, le rock désengage des lois du temps. Et manifestement, la bande de Jagger s'affranchit honorablement de son rôle. À les voir entamer les riffs enflammés de *Brown Sugar* ou *Sympathy for the Devil*, illustres sonorités du passé, les Stones convainquent toujours par leur ferveur. La soixantaine entamée, le chanteur est un performeur né.

Hormis ses classiques usuels un peu massacrés au passage, ou les déhanchements frénétiques de Jagger, **Shine a Light** nous réserve malgré tout quelques moments inattendus de

pure grâce. Comment rester insensible devant la prestation de Keith Richards dans son poignant *You Got the Silver*? Ou encore devant cette réunion au sommet entre les Stones et leur héros, Buddy Guy, d'une imperturbable beauté? Sans doute que c'est en s'abreuvant à la source même du rock, quelque part aux abords des faubourgs du blues et du country, comme peuvent en témoigner la performance de *Faraway Eyes* ou le duo avec Jack White, que les Stones brillent, sans artifices ni déguisements.



Scorsese n'arrive pas à imaginer les Stones en dehors de leur statut mythique

Avec son plus récent documentaire, Scorsese ne s'élève pas à la hauteur des attentes. Malgré toute la passion qu'on lui connaît, **Shine a Light** s'avère un exercice mineur sans grande inspiration. Le réalisateur marie plans larges et gros plans dans un dispositif formel proche du clip, amplifiant cette impression d'arbitraire malencontreuse. On aimerait discerner le signe d'une véritable collaboration, aussi humble soit-elle, entre les deux légendes, mais c'est en vain. L'ego de Mick Jagger l'emporte. D'ailleurs, le film s'amorce avec la confrontation de deux ego contraints à travailler conjointement. Exigeant à maintes reprises de Jagger le *setlist* final avant le spectacle, le réalisateur, se heurtant à l'indifférence du leader des Stones, ne peut qu'y renoncer. Et une question alors s'impose à nous : et si, pendant tout le film, Scorsese avait cherché sans la trouver sa place dans le décor des Stones ?

■ États-Unis / Grande-Bretagne 2008, 122 minutes — Réal. : Martin Scorsese — Scén. : The Rolling Stones, Martin Scorsese — Avec : Mick Jagger, Keith Richards, Ron Wood, Charlie Watts — Dist. : Paramount.